

L'exploitation d'un Port DE COMMERCE

LA TRANSFORMATION D'UN PORT

Il n'y a pas bien longtemps que dans l'étude des dispositions qu'il convient de donner aux ouvrages qui constituent les ports de commerce, on envisage la question de l'exploitation.

Autrefois, quand la navigation s'exerçait exclusivement au moyen de voiliers, que les transports à l'intérieur s'effectuaient sur des câmions ou bien sur des bateaux traînés par des hommes ou par des chevaux, on se préoccupait presque exclusivement de l'étendue des surfaces d'eau destinées à recevoir le matériel naval, des dispositions à adopter pour ne pas y laisser pénétrer l'agitation de la mer ainsi que les matériaux que les lames des gros temps et les courants mettent en mouvement, et pour les abriter du vent, enfin des moyens à employer pour y maintenir les profondeurs nécessaires à la navigation.

On n'accordait qu'une importance secondaire à l'établissement des quais; et l'on ne voyait pas grand avantage à avoir autour des bassins d'opérations des terre-pleins étendus. Le navire, une fois ancré dans le port, débarquait son équipage et attendait patiemment que le réceptionnaire vint prendre livraison de la cargaison. Le débarquement était opéré à bras d'homme, sur allées; les marchandises arrivaient à terre subissaient les vérifications de la douane, les manutentions que comportait la reconnaissance et la livraison; on les chargeait sur des charrettes au moyen desquelles on les transportait soit dans l'intérieur, soit dans les magasins qui étaient généralement installés dans la ville.

La création de la marine à vapeur a exigé que cet état de choses fût profondément modifié. Le navire à vapeur comparé au bâtiment à voiles représentait un capital beaucoup plus considérable: il ne peut pas séjourner, inactif, dans les ports, ainsi qu'il arrivait au voilier. Il faut qu'il aborde, il puisse jeter toute sa cargaison à terre, afin d'être mesuré d'entreprendre, sans perdre de temps, une nouvelle opération de transport. De là la nécessité d'avoir, dans les ports, un développement de quais accessibles par tous les navires et assez considérable pour que les bateaux à vapeur y trouvent toujours une place disponible et des terre-pleins assez étendus pour qu'on soit à même d'y recevoir en dépôt:

1° Les marchandises d'importation pendant tout le temps nécessaire pour la reconnaissance, pour les vérifications de la Douane, de l'Octroi, pour la livraison et l'expédition dans l'intérieur;
2° Les marchandises d'exportation pour les vérifications de la Douane, du capitaine du navire et, quand il y a lieu, pour l'opposition des marques nécessaires pour reconnaître les colis au lieu de destination.

Poursuite de l'établissement de la navigation à vapeur, des chemins de fer, du télégraphe, du libre-échange, par suite des progrès réalisés dans l'industrie, les prix des transports des marchandises ont baissé dans de telles proportions qu'il était indispensable de rompre avec les pratiques si coûteuses qui avaient été suivies jusqu'alors pour les opérations de débarquement et d'embarquement, les reconnaissances, les livraisons et les expéditions de marchandises à quai.

Le travail dans les ports a dû nécessairement subir les mêmes transformations qui avaient été apportées dans l'industrie aux procédés de travail. Partout on s'est ingénié à imaginer des dispositions, des appareils mécaniques propres à accélérer, à faciliter les opérations et à en réduire le coût: il a fallu créer pour l'exploitation des bassins et des quais, un outillage spécial de même que, dans l'industrie, on a dû développer l'outillage mécanique pour produire vite et à bon marché, malgré la renchérissement toujours croissant de la main-d'œuvre.

Le port de Marseille offre un exemple intéressant des transformations qui se sont opérées successivement dans l'exploitation des ports de commerce, dans leur aménagement et dans l'organisation de leur outillage, transformations qui ne remontent guère à plus d'un demi-siècle.

L'ancien bassin, communément appelé le Vieux Port, expression bien peu respectueuse à l'égard d'un ancien service qui a rendu de si grands services et qui a valu à Marseille toute sa pros-

périté, l'ancien bassin est le type des anciens ports, améliorés toutefois par l'établissement de quais dont la construction data de la première moitié de ce siècle. Il ne reçoit que des voiliers dont les cargaisons sont destinées au commerce et à l'industrie de la localité. Ces navires opèrent encore à très peu près d'après les mêmes errements que l'on suivait il y a des siècles.

Le bassin de la Joliette, dont la construction remonte à 1844, montre déjà des quais accessibles avec de larges terre-pleins: puis les bassins des Docks dont les quais, parfaitement aménagés et outillés, datent de trente ans, enfin, le bassin de la Gare Maritime et le bassin National, à la suite des précédents, et qui ont été construits dans ces vingt dernières années.

À côté de l'exploitation libre, on trouve l'exploitation par l'industrie privée. Dans l'ancien bassin, dans le bassin de la Joliette, le bassin de la Gare Maritime et le bassin National, le public opère librement, par tels moyens et avec tels appareils qu'il juge convenable d'employer, sous la seule condition d'observer les règlements du port. Dans les bassins concédés à la Compagnie des Docks, baux de la Lézard et d'Arcen, le concessionnaire est chargé d'effectuer toutes les opérations; et quand il autorise, moyennant la perception d'une taxe de péage, les négociants à travailler avec leurs propres ouvriers, c'est encore sous sa direction qu'ils effectuent les opérations.

L'étude comparative de ces divers bassins, des méthodes et procédés de travail qui y sont employés, permet de se rendre compte des progrès qui ont été réalisés dans l'exploitation du port: il est possible d'en tirer quelques enseignements.

Les événements du Brésil

Nous empruntons à «El Deber», et nous publions, comme lui du reste, sous bénéfice d'inventaire, les nouvelles suivantes dont la gravité, si elles sont confirmées, ne saurait être plus grande. «Des personnes récemment arrivées du Brésil nous assurent qu'il y a eu ces jours derniers un combat naval entre le «Républica» et le «Rio Janeiro» en haute mer, combat qui est resté ignoré jusqu'ici on ne sait trop pourquoi.

«Le Rio Janeiro» conduisait à Rio Grande des renforts, 1.300 hommes, envoyés par Peixoto au gouverneur Castilhos.

Le «Républica» attaqua, dit-on, le «Rio Janeiro» et le coula bas à la dixième décharge d'artillerie sans qu'il ait été possible d'en sauver un seul homme.

Cette nouvelle n'a rien d'officiel, mais elle est communiquée par une personne qui est trop au courant de tout ce qui se passe au Brésil pour qu'on ne lui accorde pas quelque crédit.

Le silence officiel du reste s'explique fort bien par la crainte d'augmenter le découragement des forces résidées fidèles à Peixoto et de fomenter la désertion.

D'autre part une dépêche assure que le gouvernement Espagnol à qui M. Custodio de Mello a demandé par dépêche d'être reconnu comme belligérant n'a repoussé cette prétention.

OBSEQUES DE MIRIBEL

Grenoble, 15 septembre.

Nous sommes partis de Beaupré, hier, à 3 heures et demie; un fourgon spécial contenant le cercueil du général a été attaché au train de marchandises ordinaire, ainsi que deux wagons de première et de deuxième classe que la Compagnie P.-L.-M. a fournis à la famille. Nous y prenons place; il n'y a plus à ce moment qu'un seul membre de la presse avec nous. Le train fût en route sans incident à la gare de Grenoble, à 8 heures 20, en retard de 35 minutes.

La famille est saluée à la descente du wagon par M. Franquière, inspecteur de la Compagnie, qui a accompagné le corps, et aussi par M. Chabert, ancien inspecteur principal. Le fourgon qui contient les restes de l'illustre défunt est rangé silencieusement sur la voie de garage; il reste fermé; le cercueil est enseveli sous des fleurs et des couronnes.

Le piquet d'honneur, formé par le 2^e d'artillerie, prend la garde; une sentinelle balancée au canon, veille le corps, écartant les rares personnes qui tentent de s'approcher; il n'y a aucun personnage officiel; beaucoup de généraux et d'officiers supérieurs sont arrivés dans la nuit; le général Saussier est descendu au Grand-Hôtel, avec le contre-amiral Blanc, représentant le ministre de la marine; sont également descendus au même hôtel la famille de Miribel, le général Godefroy, le commandant

d'Harcourt et les officiers de la délégation envoyée par le ministre de la guerre.

Le train amenant le général Loizillon, ministre de la guerre et sa suite est arrivé de Lyon ce matin à 8 heures 28. Le ministre, en civil, était accompagné du général baron Berge, de M. A. Dubost, député et d'une suite assez nombreuse. Il a été reçu à sa descente du train par le préfet de l'Isère et le général de division Leprieux, sur lequel se trouvaient six généraux et beaucoup d'officiers supérieurs. Le ministre de la guerre est logé à l'hôtel Mouney avec les généraux de Boidaefre, Reinoud, Pail, baron Frédéric, attaché à l'ambassade de Russie.

À 9 heures 10, les troupes commencent à arriver devant la gare. Durant le port de la cathédrale nous remarquons six pièces de gros calibre et une garde d'honneur. Dans la rue où passera le cortège, les bords de gaz sont éclairés et voilés de crêpes. À 9 heures et demie, les troupes de la garnison se massent sur l'avenue de la Gare et dans la cour de la gare. La foule, qui grossit rapidement, est maintenue par des cordons de troupes et les agents de police. Le cortège se forme lentement; le canon tonne. Le général Ségrestin, commandant des troupes, fait sonner le départ; un roulement de tambours et le cortège se met en marche le long de l'avenue de la Gare, décorée, à l'entrée, d'un arc de triomphe funéraire. Les tambours et clairons sonnent aux champs.

Le cortège

Voici, l'ordre du cortège: Les petites orphelines, les vieillards assistés, les Petites Sœurs des pauvres, un peloton de gendarmes à cheval, le 1^{er} bataillon de forteresse, deux batteries à cheval du 2^e d'artillerie avec le drapeau du régiment cravaté de deuil, le 4^e régiment du génie composé de deux bataillons actifs et d'un de la réserve; enfin, six compagnies de chasseurs alpins et la musique du génie. Ces troupes constituent l'effectif actuel de la garnison. Dix-neuf prêtres précèdent le cortège surmonté de panaches blanches, traînés par deux chevaux. Sur le drapeau mortuaire recouvrant le cercueil, sont placés l'uniforme et l'épée du général.

Les cordons du poêle sont tenus par le général Saussier, gouverneur de Paris; le général baron Berge, commandant le XIV^e corps; le général Boidaefre et le prince d'Arenberg.

Dernière le cercueil; le cheval de bataille du général avec son harnachement de campagne, conduit par son ordonnance; le valet de chambre portant sur un coussin les décorations de l'ancien chef de l'état-major général, puis un très grand nombre de couronnes; en tête, celui de l'état-major, celui du président de la République, et celle offerte par le préfet de l'Isère au nom du ministère de l'intérieur; puis les délégations des sociétés de secours aux blessés et de sauveteurs de l'Isère; les domestiques et fermiers; le deuil, les quatre fils, et la famille de Miribel; un groupe de prêtres; le colonel Pastor, représentant le président de la République; immédiatement après, les généraux Loizillon, ministre de la guerre, avec le général Fèvre, grand chancelier, et le contre-amiral Stane, représentant le ministre de la marine, le préfet de l'Isère, représentant le ministre de l'intérieur; les généraux Jomont, Zédé, Bénévier, Godefroy, Volain, des Essars, Hamot, de Gistine, de Sermy, de Pierrebout, de Tissonnière, de Breteville, de Bessacel; les officiers d'état-major, la délégation d'officiers envoyés par le ministre, les sénateurs et députés de l'Isère, le conseil général de Grenoble, les représentants de la cour d'appel, des tribunaux, de la chambre de commerce, les professeurs des Facultés et des délégations en très grand nombre.

À 1 heure seulement, le canon tonne à nouveau; le général est enseveli.

Sur le parcours

Sur tout le parcours, une foule émue se presse; au passage du cercueil, les têtes se découvrent respectueusement adressant un dernier salut au vaillant et loyal soldat dont le nom est un nouveau titre de gloire pour la patrie et le Dauphiné. Dans les rues traversées par le cortège, les bords de gaz allumés et recouverts de violettes noires donnent la note triste, mais le regard qu'ils volent vers ces signes de deuil pourrera sur les troupes qui défilent, sur les officiers aux costumes variés et de couleurs chatoyantes, sur les armes qu'un beau soleil d'automne fait étinceller amenant à l'esprit des visions de batailles prochaines. Place Notre-Dame, la foule est plus compacte encore.

La cérémonie à l'église

La cérémonie a eu lieu à l'église cathédrale; à l'intérieur, l'église est magnifiquement décorée; du milieu de la nef, un dais à crêpées d'argent, avec quatre panaches blanches aussi, laisse tomber au-dessus du catafalque de larges tentures noires; le catafalque est entouré de cierges; il est fait de drapaux entremêlés sur lesquels courent de larges crêpes; le cercueil de parade est couvert de trois larges bandes tricolores; au pied du catafalque, des cuirasses sont posées en treillis de chanceliers.

Sur le devant du cercueil une croix d'honneur est formée avec les pièces arrangées du fusil ancien, modèle 1812. Les murs sont tapissés de drapeaux tricolores; le long de la nef, des faisceaux de fusils et des cuirasses; chaque pilier porte un faisceau de drapeaux, de lances et de sabres; le tout entremêlé de crêpes, sur le devant du cercueil une couronne de blé, la nef est tendue de noir, les sièges sont recouverts de velours noir; au milieu du cœur, un prie-dieu avec des coussins est préparé pour le chef de la famille, M. Henry de Miribel. La musique du 4^e du génie joue; le cortège, qui arrive vers 11 heures, se place lentement dans la nef et les bas côtés.

La messe a été dite par l'abbé Faure, vicaire général.

Oraison de Mgr. Fava

Après la messe, l'évêque Fava est monté en chaire, portant la chape noire. Son oraison funèbre avait pour texte celui choisi la veille par M. Cotton, à Hauterives: «Tout le peuple d'Israël versa sur lui des torrents de larmes et son deuil dura de longs jours.» Il s'est exprimé ainsi:

«Monseigneur le ministre, Messieurs, l'Israël versa des torrents de larmes sur Judas Machabée qui préparait le temple aux nobles combats et le conduisit à la victoire. La

France, du jour où, bleue son noble fils, Marie François-Joseph de Miribel, héros des combats, gloire de notre armée par son génie militaire et ses travaux, gentilhomme chrétien en qui la France a vu la haute politesse française, formait un homme de rare distinction, c'était, selon l'expression du jour, un charmeur.

Après avoir fait allusion aux regrets de la famille et de l'armée, l'évêque trace un beau tableau du général: «Vous le savez, Messieurs, Marie-François-Joseph de Miribel n'était pas un de ces hommes qu'environne follement la poudre des combats, mais plutôt un homme sérieux; ne voyant dans l'esprit militaire qu'un moyen de servir Dieu et sa patrie; issu de noble race, chrétien par éducation, il usait de sa science pour grandir sa foi. Aussi le métier des armes était à ses yeux une vocation d'en haut où Dieu voulait qu'il se donnât à son pays corps et âme; il s'appliquait de toutes les forces de son esprit à se perfectionner dans l'art militaire; sa haute et puissante intelligence cherchait nuit et jour les règles qui font le bon soldat et forment les armées solides par la discipline, l'ordre, la science, la dignité de la vie, l'obéissance aux chefs, et cet enthousiasme pour le drapeau qui à la vertu de faire battre tout cœur resté français.

L'évêque retrace ensuite la carrière de Miribel; puis, arrivant à la guerre franco-allemande, Mgr. Fava ajoute:

«Pour exécuter le plan machiavélique de Palmerston, chef écouté des franc-maçons, et aussi pour plaire à l'Angleterre qui entendait l'empire des mers, nous avions prodigué notre or et le plus pur de notre sang, dans les champs de Crimée, combattant une nation plus d'une fois notre protectrice et au fond toujours notre amie: nous avions fait la guerre à l'Autriche, nation catholique, qu'on nous intérêts tant que nos croyances nous disaient de garder comme alliée en face des États allemands, travaillés aussi par la grande idée d'unité qui envahit de plus en plus le monde et qui se trouve, en ce moment au service du mal, en attendant qu'elle fasse triompher la vérité. Eh bien, nous avions fait l'unité de l'Italie, exécutant ainsi le plan des sectaires, à qui tout est dû et qui ne doivent jamais rien à personne ni même à Dieu.

«Le dernier engagement pris comme les autres à la demande des sectes, était l'abandon du Saint-Siège que la France avait toujours défendu, comme la fille aînée de sa mère; il fallait s'exécuter, et la France gouvernementale abandonna le vicaire de Jésus-Christ, le seul vrai ami qui restait à notre nation, comme autrefois le Christ avait été remis aux cruels traitements des scribes et pharisiens. Tel était l'état politique de l'Europe, celui de la France en particulier, quand survint la guerre de 1870.

Mgr. Fava trace ici le rôle rempli par M. de Miribel au cours des événements, il ajoute à ce sujet:

«Rendons justice à l'homme qui est assez d'intelligence pour comprendre la supériorité du général de Miribel, Gambetta, et le placer, malgré tous les obstacles suscités, à la tête de l'état-major. Le chef du grand ministère fut enveloppé à son tour dans le reproche de cléricalisme. Oui, Miribel était catholique, et nous le réclamons, avec un sainte fierté, pour un de nos frères. Cette grande figure nous appartenait et cet homme qui se jouait aussi bien au milieu des problèmes de la science qu'en pleine bataille, nous le réclamons. Il est catholique et Grenoblois, objet de l'admiration de tous nos aînés et de nous. Si bien, peut-être, que là-bas, sous leurs tentes, les bataillons prêts à marcher contre nous disent de lui aussi: «Cet homme-là lui seul valait une armée.»

Après avoir rappelé la suite de la carrière de Miribel depuis 1890, il fait l'éloge des qualités morales et familiales du général. M. Fava termine ainsi:

«Général, vous qui fûtes pour nous un ami, la France a perdu en vous un de ses plus nobles enfants. Au moment où l'ennemi a déjà un pied levé pour monter à l'assaut de nos frontières, de ces frontières qui vous ont coûté tant de soucis et sans doute la vie, n'oubliez pas votre patrie.

«Comme un nouveau Bayard, vous avez été un chevalier sans peur et sans reproche.

«Dieu aura voulu avoir dans son ciel un héros chrétien comme vous; priez le et demandez lui qu'il fasse héritiers de votre génie militaire vos compagnons si dignes de vous, qu'il fasse passer quelque chose de son esprit de sagesse et de force dans tous les rangs de notre armée; qu'il apprenne à la France à être victorieuse si elle sait demeurer chrétienne, fidèle à sa vocation de saint être la fille aînée de l'Eglise et de défendre la papauté. Oui, priez pour nous, nous prions et nous prions pour vous, gardant fidèlement votre tombe et votre mémoire impérissable.

«Gloire à Dieu, au Dieu des armées qui fait des héros chrétiens! Gloire à ses nobles fils! Général, gloire à vous et repos éternel.»

Au cimetière

Le cortège se reforme plus péniblement qu'au départ de la gare, et gagne le cimetière par les rues étroites de la vieille ville. Le corps arrive au cimetière Saint-Roch à midi; une compagnie de pompiers garde l'entrée; la concession du sépulchre appartenant à la famille de Miribel se trouve près de la chapelle, à l'entrée de la première travée de gauche; le terrain est peu étendu, six tombes s'y trouvent creusées, l'aspect général est très simple. Le cercueil est déposé au milieu de la concession, le ministre de la guerre prend le premier la parole. Le général Loizillon est très ému.

Discours du général Loizillon

«Un deuil cruel, immense, vient de frapper en même temps l'armée et la patrie française; la mort est venue faucher soudainement dans la force de l'âge et dans la plénitude de ses facultés un des chefs les plus illustres de l'armée, un de ceux dans lesquels le pays tout entier avait le plus justement placé sa confiance et sur lesquels il comptait pour les luttes futures où devait se jouer sa fortune et son existence. La triste nouvelle s'est répandue comme un coup de foudre, plongeant l'armée entière dans la consternation; on aurait voulu espérer encore, alors que tout espoir était déjà perdu; mais il fallait bien tôt se rendre à la réalité; le général de Miribel n'était plus; je l'avais quitté depuis quelques jours à peine, plein de vie, de bonne humeur et d'entrain, au moment où il allait prendre au milieu des siens, dans ce pays où s'était écoulée sa jeunesse, un repos qu'il avait bien gagné.

«Travailleur infatigable, le général de Miribel a succombé à la peine, car il faut bien recon-

naître que le travail souvent excessif auquel il s'astreignait est une des causes principales de ce dévouement si inattendu. Comme Gambetta, qui avait su l'apprécier et se faire son défenseur contre les aveugles suspensions, comme Chanzy dont il a été un des continuateurs, M. de Miribel disparaît brusquement, enlevé à la confiance de l'armée et du pays; comme eux aussi, il laisse après lui d'unanimes regrets.

«Dout d'une vaste intelligence et d'une grande sûreté de jugement, le général de Miribel avait acquis par ses études persévérantes des connaissances générales très étendues en dehors de celles spéciales à son arme: Énergie, ténacité, décision sûre et rapide, il possédait au plus haut degré les qualités qui font l'homme de guerre et le véritable chef toujours maître de lui. Affable avec tous, il attirait les sympathies de ses subordonnés comme celles de ses camarades.

«Pour moi, qui après avoir eu l'honneur de servir sous ses ordres, ai eu l'insigne bonne fortune de l'avoir pour collaborateur, j'ai pu apprécier tous ses mérites et j'ai tenu à l'abandonner à personne le triste privilège de venir lui dire un dernier adieu.

Le général Loizillon retrace la brillante carrière du général de Miribel et il ajoute:

«Je n'enumérerai pas ici les améliorations apportées à notre organisation militaire et à notre mobilisation, ni aux progrès accomplis au point de vue de la défense du pays. Le général de Miribel a sa place marquée au premier rang des artisans de la régénération de notre armée, et, à ce titre, il a bien mérité de la patrie. La mort est venue le frapper au moment même où il pouvait se dire que son œuvre était sinon complètement terminée, du moins bien près de l'être et où il allait recevoir la suprême récompense qui devait être le couronnement d'une carrière toute de dévouement et de travail.

«Le ministre de la guerre fait ensuite l'éloge de l'homme privé et s'incline avec un profond respect devant l'immense douleur de la famille du général. «S'il est, cependant, un adoucissement à son malheur, il se trouve dans le concours de sympathies, dans le juste tribut de regrets et de larmes que sont venus apporter autour de cette tombe les amis et les collaborateurs de celui qui n'est plus, il se trouve encore dans l'hommage que viennent lui rendre les représentants d'armées étrangères que le reconnaissent parmi nous.»

Il termine en ces termes: «Et maintenant, envisageons l'avenir. La mort du général de Miribel est une grande perte, une perte douloureuse pour la France; mais son œuvre reste et ses talents et ses bonnes volontés formés à sa grande école ne manquent pas pour la continuer et la perfectionner encore. Votre nom, Miribel, ce nom illustre déjà par deux générations de soldats ne disparaît pas avec vous; vos deux fils suivent la voie que vous leur avez si glorieusement tracée et votre souvenir restera vivant parmi ces jeunes générations d'officiers dont vous avez été l'éducateur et dont vous êtes devenu l'ami.

«Armée et pays, ne vous oublierez pas et vous uniront dans un même sentiment de reconnaissance à ces grands morts qui furent les premiers artisans de la régénération de notre patrie et auxquels, comme à vous, a été refusée la satisfaction d'assister au couronnement de leur œuvre. Au nom de tous ceux qui vous ont aimé, au nom de vos camarades et de vos collaborateurs, au nom de l'armée et de la France associées dans les mêmes douleurs, général de Miribel, je vous adresse un suprême adieu; adieu, mon ami, adieu!»

Discours du général Saussier

Le général Saussier prend ensuite la parole:

«Messieurs.

«La mort si inopinée du général de Miribel se rassemble autour de ce cercueil qu'une partie de ses amis et de ses admirateurs; ce n'est pas seulement l'homme probe, le camarade dévoué que nous avons encore à déplorer la perte de l'héroïque soldat, du chef vaillant et habile. C'est par une vie toute de travail et d'efforts que Miribel était arrivé à sa haute situation contestée. Sur tous les champs de bataille, dans toutes les grandes entreprises militaires: Crimée, Italie, Mexique, défense de Paris, le futur chef d'état-major de l'armée enlevait un grade ou une récompense par une action d'éclat.

«Avec son intelligence et son esprit d'observation et son grand bon sens, Miribel ne devait pas tarder à acquiescer le tact et l'expérience des chefs et des hommes, ainsi que les hautes qualités qui font les chefs d'armée, Gambetta l'avait jugé ainsi et attaché à son ministère. Dans leur patriotisme ardent, ces deux hommes, si dissemblables à tant d'égards furent intimement unis pour le grand œuvre de la régénération de nos forces militaires. Plus tard M. de Freycinet créait pour lui le poste si important et si haut de chef de l'état-major général de l'armée.

«Depuis ce moment, et pendant plusieurs années, le labeur lui incombait pour Miribel et nous pouvons dire qu'il est mort en accomplissant sa tâche. Moi qui l'ai vu à l'œuvre si souvent et dans des circonstances si diverses, je lui dois de sonnel témoignage; il faut donc le proclamer hautement pour l'honneur de sa mémoire, nul plus que lui n'a droit à la reconnaissance du pays car l'achèvement de ce travail considérable de mobilisation et de préparation à la guerre nous permet aujourd'hui de regarder en face toutes les éventualités de l'avenir.

«Et maintenant, Messieurs, dans ce grand deuil de l'armée nous aurons à cœur d'exprimer nos plus vives sympathies à cette famille si éprouvée et si unie que ce malheur vient de priver de son chef. Quelle trouve sa consolation dans la ce-titude que le nom du général de Miribel sera inoubliable parmi nous.

Après son discours, le général Saussier, embrasse M. Henry de Miribel.

Tout est fini, le canon fait entendre les dernières détonations de la salve d'adieu; le soleil s'emballe. Dans cette tombe modeste où, pour toujours, il va dormir, au milieu des siens descendront tout à l'heure, une partie des espérances de la patrie. Et la foule s'écoule grave, saluant au passage le deuil de la famille, emportant au cœur, elle aussi, l'invincible mélancolie du deuil de la patrie française.

